

Pour une anthropologie du fumeur...

Philippe Brognon, médecin-tabacologue

Service d'Etude et de Prévention du Tabagisme

En ces temps actuels, la cigarette et le fumeur sont l'objet d'un enjeu social par les interdits législatifs dont elle est investie voire envahie. Et d'entendre certains fumeurs houspiller la collectivité d'une chasse aux sorcières¹. Le café (« le 203 ») de Lyon en est un exemple médiatique, le livre « Je suis fumeur...et je vous emmerde » (de John O'Patch, même si ceci suggère l'ironie), et récemment l'essai de Danielle Charest « Haro sur les fumeurs, jusqu'où ira la prohibition ? ». La lutte sociale qui semble poindre pourrait nous rappeler d'autres luttes, autant de langages adressés à l'Autre (l'Autorité), à la limite, à la transcendance d'un sujet humain qui se heurte face à la néantitude (en opposition à la *plénitude*) qui peut le submerger (spécialement en ces temps de crise). Spécialement dans une société dite post-moderne qui lessive le symbolique sur le compte de la productivité, de l'evidence-based vers le vite-retourne-dans-la tribu (en lien avec le slogan d'une publicité d'un anti-dépresseur) comme euphémisation, mise en scène du corps méritant² décrit par le philosophe Alain Badiou, ce corps soumis à la loi d'un marché extérieur, d'une loi économique, vidée de son sens, pure absolu³. La cigarette n'échappe pas à ce filet d'autant que son essor a été lié à l'industrialisation du travail. Produit du capital, soumis à la loi de la consommation de masse, elle abreuve les sujets de l'illusion⁴ d'un plaisir négocié mais cachant les défauts de la fabrication humaine : le manque. La cigarette comme colmatage...

¹ Les fumeurs, retournant à leurs relents adolescentes, viennent dénoncer l'hygiénisation de la Loi sous forme de complexe *antigonien* : conflit de sens face à la loi érigée en règlement totalitaire où on fait un appel à une loi supérieure (loi divine). Voir article B. Stiegler in *Psychotropes*, Vol 13, n°3-4, 2007

² Le mérite par le travail, l'adhésion à l'ordre public. Autres : corps pervers (a-symbolique, l'autre-objet, ex. : pornographie), corps sacrifié (loi absolue et morte, ex. : kamikaze), en lien avec la théorisation dans *Totem et tabou* et la castration symbolique comme régulatrice de l'agressivité et de l'exogamie.

³ Énoncé sans énonciateur, l'effacement de la limite (et du père)

⁴ Cf. schéma optique de J. Lacan et le registre imaginaire

Sur la question, la littérature psycho-dynamique s'est montrée assez muette. Freud, père fondateur du mouvement psychanalytique, fut un gros fumeur de cigares. Si quelques bribes ont pu être échangées avec son confrère Fliess⁵, elles restent cantonnées à des considérations assez prosaïques : « Le sevrage, qu'est-ce que c'est dur ! ». Il découvre l'humeur dépressive, l'angoisse de mort, la somatisation (irritabilité cardiaque) lors de l'arrêt tabagique sans aller plus avant dans la compréhension. Et pourtant, la psychanalyse doit beaucoup aux cigares de Freud qui venaient comme stimulant d'une pensée débordante. Morceau choisi (lettre du 12/06/1895, p. 171) : « Depuis 2 ou 3 semaines je me suis aussi remis à fumer dans une proportion modeste, depuis que la conviction nasale est devenue évidente pour moi. Je n'ai pas constaté d'effet néfaste. Si tu me l'interdis de nouveau, j'y renoncerais forcément de nouveau. Mais réfléchis, pourras-tu le faire s'il s'agit simplement d'intolérance et non pas d'étiologie ? J'ai recommencé parce que cela continuait à me manquer (après 13 mois d'abstinence) et parce qu'il faut traiter bien le bonhomme psychique, sinon il ne travaille pas pour moi. Je lui demande vraiment beaucoup. Ce tourment est le plus souvent surhumain ». La totémisation de sa pensée a fait l'objet d'un sacrifice coupable : son cancer de la langue comme rançon d'avoir surpassé son père⁶, tel est l'avis de Philippe Grimbert dans son livre *Pas de fumée sans Freud*.

Si fumer tue et que le fumeur nous emmerde (pour faire référence au livre *Je suis fumeur et je vous emmerde*), la fumée tue l'emmerdement du fumeur. Il ne reste qu'un silence suspendu et éternel sur un marécage de corps sans vie...tel est la fin de l'agressivité, de la destructivité (destin de la pulsion de Mort⁷). Ces éléments peuvent être mis en rapport avec l'analité (emmerdement) et la gestion de l'agressivité et du contrôle (et de l'individualisation « moi, je »).

Loin de répandre une vision cataclysmique voire apocalyptique dans une certaine tabaco-logie, il ne reste pas moins qu'une phénoménologie nous est

⁵ S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Ed. PUF 2006

⁶ Il souffrait d'un complexe paternel qu'il voulait voir dans d'autres (ex. Jung)

⁷ Voir S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920

posée. La substance et le mot comme la mort et la vie. Tel est le jeu. Voulons-nous y jouer et en comprendre les règles ? Tel est la question que nous nous sommes posé au grès des paroles, des blessures entendues. C'est au travers du prisme de la phénoménologie, de la psychanalyse que je vous engage au voyage...

L'initiation. Elle vient donner réalité à la culture de la société dans ses rapports de domination, hiérarchie. L'initiation est une césure entre le stade de l'*infans* (celui qui ne parle pas) à celui d'Homme dans la société traditionnelle⁸. Cette césure s'articule sur la séparation d'avec la mère dans une mise en scène de mort-renaissance où l'initié s'ouvre à la spiritualité et à la sexualité au travers des mythes. Cette mise en scène a été abandonnée progressivement par la société occidentale (le service militaire (initiation alcoolique et tabagique) constituait cette ritualisation sociétale), post-moderne au profit de transition floue où l'autonomisation doit venir d'elle-même, *naturellement* (et certains de se sentir envahir par ce poids et de recourir à la toxicomanie). La cigarette, par l'investissement imaginaire des cigarettiers, va présenter celle-ci comme un enjeu adolescente. Cette période est le terrain privilégié pour voir apparaître les prémisses des fumeurs. Fumer va marquer la césure de l'interdit parental (et une remise en scène du « mauvais biberon ») en se jouant d'une mort annoncée par le monde scientifique qui, dans *l'immédiat*, ne vient pas. Et la cigarette de s'habiller en fétiche phallique pour jouer le mythe de la sexualité (personnel et collectif).

Le corps. Il est mis en mouvement par l'inhalation de la fumée, le geste de la main, la bouche mais aussi ses réactions de défense : la toux, les crachats. Il est *stigmatisé* par le jaunissement des dents, des doigts sans compter les maladies et leurs interventions médicales... Le corps est meurtri, malmené, contaminé, à contre-courant d'un corps normé, soumis au bio-pouvoir (Dostie, 1988). Il est un exutoire aux conflits entre le collectif et l'individu. Pour

⁸ M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Ed. Gallimard, 1959

certaines fumeurs : « on devient les *pestiférés*⁹ de la société avec toute cette campagne médiatique ». Même s'il fut un temps médiatique où le *glamour*¹⁰ du fumeur affichait une plénitude... La cigarette est un appendice esthétique (érotique) du corps (ex. : Humphrey Bogard) qui, chez la femme, prenait les apparences de la possession du phallus. Cette esthétisation du corps passe aussi par les vertus phytothérapeutiques¹¹ du tabac pour un corps mince, filiforme. La cigarette participe de la distinction¹² d'une classe sociale qui utilise un objet aux vertus de la classe dominante considérée comme puissante, séductrice, riche,... Quant au geste, n'est-il pas ce *micro-mouvement* mettant en action la motricité de l'intention, voulant s'échapper au stress, à l'angoisse ? Nous nous référons aux réflexions du Pr Molimard concernant le lien entre l'adaptation à la peur (nécessitant une part d'action : *fight or flight*) et le geste tabagique compte tenu de la prévalence élevée de troubles anxieux parmi les fumeurs (et ceux-ci de décrire le geste tabagique comme apaisant) mais aussi aux hypothèses neuro-psychanalytiques d'Ariane Bazan¹³ concernant le membre fantôme comme paradigme métaphorique du signifiant dans l'inconscient : la perception obsédante d'un membre, qui n'existe plus, n'est que les conséquences d'une coupure à une afférence motrice non résolue. Ainsi, cette obsession du geste pourrait être l'expression d'une frustration aux désirs (voir aussi une technique proposée aux bègues : parler en contractant les muscles biceps de manière synchrone au désir de parole). De parler du corps, il faut décliner ses marques : le tatouage. Il marque l'identité des groupes, du genre et de l'individu. Cette identité passe au travers d'un rituel où la douleur constitue l'accrochage du symbole au corps. Lors de visite médicale du travail, des échantillonnages occasionnels ont été réalisés entre 2003 et 2007, dans la région de Mons en Belgique. Cet échantillonnage consistait au dénombrement des personnes

⁹ En lien avec la contagion, principe hygiéniste qui peut être mis en lien avec *l'agressivité* qui trouve son régulateur social dans *le sacrifice* (René Girard, *la violence et le sacré*, Ed Hachette littérature, Col. Pluriel)

¹⁰ Les publicités des cigarettiers (ex. : Kent, Marlboro, Lucky Strike,...) vantaient le caractère mondain, séduisant, viril,... de la cigarette. Ces éléments attractifs sont encore utilisés dans les pays en voie de développement où on observe des prévalences tabagiques élevées (40-50%).

¹¹ Effet anorexigène de la nicotine.

¹² Voir travaux de Pierre Bourdieu, *la distinction*.

¹³ Bazan A., *Des fantômes dans la voix – hypothèses neuro-psychanalytiques des structures de l'inconscient*, Ed. Liber, 2008

tatouées ou ayant un piercing et de dénombrer les thèmes tatoués et la localisation des piercings. Le statut tabagique et son niveau de consommation étaient investigués.

Un total de 190 personnes tatouées a été enregistré. Le risque de doublon a été contrôlé.

91,6% sont des hommes. L'âge moyen de l'échantillon est de 34ans (écart-type 8.7). 72,1% sont des fumeurs réguliers. 14,2% sont d'anciens fumeurs et 13,7% sont des non-fumeurs. La consommation moyenne de cigarettes est de 18 par jour (écart-type 8.2). La médiane du nombre de tatouages est 2 (Mode =1, écart-type = 2.83).

Parmi les hommes, 73,6% sont des fumeurs réguliers, fumant une moyenne de 17.9 cigarettes quotidiennes. On compte 93.1% présentant seulement un ou des tatouages, 4.6% ayant à la fois des tatouages et des piercings. Parmi les femmes (N=16), 56,2% sont fumeuses régulières avec un consommation tabagique de 19.4 cigarettes par jour. 56.2% présentent un ou des tatouages seulement. 31,2% présentent à la fois des tatouages et des piercings.

Concernant les thèmes des tatouages, on a obtenu la distribution suivante :

Thème	Pourcentage des tatouages
Tribal	12,27
Coeur	6,65
Noms, initiales	6,65
Mort	6,44
Femmes	6,24
Dragon	5,61
Armes	4,99
Lynx, panthère, lion	4,16
Rose	4,16
Serpent	3,74
Indiens	3,12
Aigle	3,12

Notre échantillon semble se référer à une population de fumeur où la consommation tabagique est plus importante (18 cigarettes quotidiennes) par

rapport aux statistiques¹⁴ du fumeur moyen affichant une moyenne de 14 cigarettes consommées quotidiennement. Les gros fumeurs (> à 20 cigarettes/jour) de notre échantillon cumulent plus de thèmes tatoués que les autres. Ces fumeurs et gros fumeurs sont essentiellement des hommes qui expriment leur corporéité dans une esthétisation de leur peau en affichant le thème de l'identité à une certaine *virilité* au sens étymologique à savoir la puissance sexuelle et physique, le courage (Le petit Robert, 1992). Cette puissance s'exprime au travers *des insignes tribaux*, du thème *des indiens* qui rappellent ces peuples forts et courageux qui défendent leur territoire au corps à corps. *L'arme* et par excellence *le glaive* rappelle la vaillance des soldats qui défendent les plus faibles et l'honneur dans une justice cosmologique. Cette virilité à fleur de peau peut signifier une forme de supplément d'âme que ces hommes doivent se donner pour se sentir dans leur peau d'homme. Ils affichent, essentiellement à eux-mêmes et aux personnes qui partagent leur intimité, une virilité qui a à se voir, à se montrer pour faire la démonstration d'un sentiment intérieur. Quel est-il ?

L'animalité vient renvoyer le sujet à une force pulsionnelle agressive et sexuelle au travers de *lynx, lion, panthère, serpent, dragon, aigle* mais aussi *scorpion, loup, chien*. Cette agressivité est marquée au fer rouge de leur peau dans l'acte initiatique du tatouage. Globalement, les personnes tatouées interviewées ont un souvenir très estompé de la douleur des piqûres (sans anesthésie). Le courage s'exprime dans l'indifférence à la douleur. Elle vient comme une rédemption pour une autre vie, celle d'être quelqu'un marqué par le symbole. Marqué par un message tendu vers l'autre comme un symptôme : une partie reliée à un ensemble par une lecture étymologique : *τομα* (coupé, partie) et *συν* (avec, lié à). Cette scansion nous renvoie à la question de la castration symbolique et la question du manque. Etre le phallus de la mère dans un rapport imaginaire. Le manque c'est accepter de ne pas être ce complément de la totalité de l'Autre qualifiée de toute puissante. En fumant un objet aux allures phalliques, on peut remettre en scène cette tentative névrosée de trouver ce complément, ce qui est rendu par le manque créé par

¹⁴ En se référant à la même population-cible : les travailleurs soumis à la visite de médecine du travail. (Voir Brognon & al., 2006)

la cigarette : la nicotine vient dans son *pharmakon* occuper cette place et vient lier le sujet dans un rapport de domination masochiste.

L'échange. Un des fondements des sociétés s'opère autour de l'échange d'objets, de femmes¹⁵. C'est au travers des règles d'échange¹⁶ que la société maintient son équilibre dans les rapports de pouvoir qui lient les individus. La cigarette est un objet de consommation qui a connu son succès par le modèle d'échange actuelle appelé capitalisme. Le capital d'argent donne le pouvoir sur la réalité et sur les gens. Pour que la cigarette puisse connaître ce succès, elle a été parée des meilleurs atouts (développés plus haut). L'acheter s'est se donner l'illusion d'un pouvoir sur le manque, celui qui est distillé par la nicotine. Car ce que gagne au final un fumeur quotidien, c'est que son manque soit calmé. C'est le *deal*. L'objet lui-même peut être donné en cadeau¹⁷ aux fumeurs sans cigarette ou introduire un échange social voire érotique¹⁸ « tu en veux une ? ». Une fois consommée (ou consumée), elle est jetée comme un déchet. Elle suit le traitement classique des produits de consommation.

La temporalité. La cigarette scande la dépendance¹⁹ et l'être-au-monde²⁰ du fumeur. Elle ponctue les temps-morts des moments de solitude, les pauses après un travail rude. Elle pré-texte notre ici-et-maintenant : « je ne suis pas sans rien faire », spécialement dans une culture où le travail est fondateur d'un ancrage social. Produire du travail ou produire des cendres : on produit quand même. La cigarette suspend ou accompagne le temps du travail, de la mise en mouvement. Etymologiquement, le travail vient de la racine latine *Tripalium* – *Tripalis*, le premier figurant *la table de torture* et le deuxième *trois pieux*. En fumant au travail, on est dans un certain

¹⁵ Godelier M., *Au fondement des sociétés humaines*, Ed. Albin Michel, 2007

¹⁶ Godelier M., *L'énigme du don*, 1997

¹⁷ Mais dans l'espoir d'en attendre un retour...le contre-don (voir Mauss)

¹⁸ Les cadeaux offerts à la femme qu'on convoite constituent le fait social de l'union.

¹⁹ Lié à la physiologie de la nicotine ($T_{1/2} = 1h30$) ou temps pharmacologique.

²⁰ Approche phénoménologique reposant sur les notions de spatialité, temporalité, mortalité et altérité.

parallélisme de genre : la torture de la dépendance à la cigarette et la douleur du travail nécessaire (voire une dépendance au travail).

L'autre. Il dérange. Il vient mettre des barrières à la « liberté de fumer ». D'abord nié ou l'objet d'une agressivité, cet autre (non-fumeur) prend de plus en plus forme aux yeux du fumeur actuellement, l'information préventive aidant, spécialement à l'égard des enfants. L'habitude tabagique vient comme médiateur des relations : entre mise à distance et rapprochement. Elle habille l'angoisse de la rencontre dans les moments festifs. Elle vient ponctuer une *petite mort* par une autre... (Fumer après une relation sexuelle). Elle permet de récupérer ce laisser-aller à l'autre (comme une dépersonnalisation), cette suspension du manque et du désir, par la reconstruction d'une bulle individuelle de fumée pour passer de l'hétéro-érotisme à un auto-érotisme, toujours.

La mort. Elle est en filigrane dans la fumée de cigarette. On en joue comme pour mieux la contrôler. Chaque fois que le fumeur fume, il ne meurt pas. C'est la jouissance ultime. Il donne l'illusion d'être au-dessus des lois de la nature dans une culture du risque. Scientifisé (par l'évaluation des risques sur le plan médical, économique (assurances – actuariat),...), le risque est contrôlé, normé (normes d'exposition) comme pour gommer la réalité de la mort « nous allons tous mourir » à la conscience humaine et l'angoisse associée. Notre société pousse à être maître de son destin, d'être orienté vers l'avenir (plutôt que vers la tradition et le mythe) aidé par les systèmes-expert. « Sois toi-même », « contrôle-toi » dans une jungle de dépendances (jeux, argent, drogues,...). Mais, l'inconscient n'est pas dupe. La toute-puissance (et le biais d'optimisme) s'exprime dans la finitude. L'ordalie vient donner un sens transcendantal à une vie méritée. Et la dernière cigarette avant l'échafaud...

Le comblement. Chaude, la cigarette nous réchauffe de l'intérieur, elle nous emmitoufle. « La cigarette, c'est mon doudou » avouait une patiente. Objet transitionnel (Winnicott, 1975), la cigarette contrôle notre angoisse : celle d'être seul, abandonné. Elle nous rappelle ce *holding* manquant (le manque de comblement de la mère) que l'on perpétue dans un « *handling* » de la cigarette (par projection ?). D'autre part, la gestuelle tabagique perpétue le lien oral voire cannibalique²¹. On incorpore le manque en voulant le détruire de nous avoir abandonné. Elle nous permet de « passer nos nerfs ». La cigarette vient colmater nos écorchures...

Ces écorchures ne nous renvoient pas à ces icones des anatomies écorchées de l'époque de Vésale. Mais l'allusion à une meurtrissure du corps ne peut être mise de côté chez le fumeur. Elle est inhérente à l'utilisation de l'objet cigarette. Totémisée, elle implique une mise en sacrifice (les fumeurs) pour l'équilibre de l'agressivité individuelle et collective si on se réfère à la tolérance manifestée jusque dans les années 90 et qui tourne à l'affrontement patent quand on observe les mouvements sociaux autour de cet objet, actuellement. Si la cigarette tue et elle tue beaucoup, d'autres addictions, d'autres comportements tuent : le trop manger, le manque d'activité physique, la prise de risque dans la conduite automobile,... Si les différentes législations restrictives sur l'usage de la cigarette ont montré leurs fruits à savoir la réduction du nombre de cigarettes fumées voire de fumeurs, il n'en reste pas moins que l'éradication totale ne doit pas être un maître-mot qui doit obnubiler les consciences, spécialement des tabacologues, au risque de nier l'autre. La *motivation* qui semble être le point central du sevrage tabagique ne doit pas sidérer les esprits sur l'autel de la productivité, les mettre en tension, spécialement chez les personnes fragilisées où un travail de reconstruction, de consolidation doit être apporté...à son rythme.

²¹ La destruction de l'objet (par sa combustion) donne l'illusion imaginaire de son appropriation intrinsèque, à l'image du cannibalisme de certaines peuplades traditionnelles. Voir cette notion in Karl Abraham, « Développement de la libido », in *Œuvres complètes*, Payot, page 277 (1973).